



Publif@rum 6, 2007

Bouquets pour Hélène

Ida Merello

Théophile Gautier : l'autoportrait en masque

Nota

Il contenuto di questo sito è regolato dalla legge italiana in materia di proprietà intellettuale ed è di proprietà esclusiva dell'editore.

Le opere presenti su questo sito possono essere consultate e riprodotte su carta o su supporto digitale, a condizione che siano strettamente riservate per l'utilizzo a fini personali, scientifici o didattici a esclusione di qualsiasi funzione commerciale. La riproduzione deve necessariamente menzionare l'editore, il nome della rivista, l'autore e il documento di riferimento.

Qualsiasi altra riproduzione è vietata senza previa autorizzazione dell'editore, tranne nei casi previsti dalla legislazione in vigore in Italia.

Farum.it

Farum è un gruppo di ricerca dell'Università di Genova

Pour citer cet article :

Ida Merello, *Théophile Gautier : l'autoportrait en masque*, Bouquets pour Hélène, Publiforum, n. 6, pubblicato il 2007, consultato il 21/01/2020, url: http://publiforum.farum.it/ezine_pdf.php?id=42

Editore Publiforum (Dipartimento di Lingue e Culture Moderne - Univerità di Genova)

<http://www.farum.it/publiforum/>

<http://www.farum.it>

Documento accessibile in rete su:

http://www.farum.it/publiforum/ezine_articles.php?art_id=42

Document généré automatiquement le 21/01/2020.

Théophile Gautier : l'autoportrait en masque

Ida Merello

Si Théophile Gautier représenta déjà aux yeux de ses contemporains un véritable héros du Romantisme, ce n'est pas seulement à cause de son activité de poète et de romancier, mais aussi parce qu'il sut jouer fort bien son rôle public : il se montra presque aussitôt comme un véritable personnage, et sa caricature, brossée par de nombreux artistes, fut bientôt très familière dans le « tout Paris ».

Gautier d'ailleurs était le premier à se moquer gentiment de lui-même, autant dans ses autoportraits que dans ses reportages. Si, comme l'on sait d'ailleurs très bien, l'ironie est sans doute l'une des caractéristiques fondamentales de la génération romantique¹, Gautier est peut-être celui qui en fit davantage la marque essentielle de son écriture, aussi bien pour transmettre un sourire joyeux que pour cacher ses hantises secrètes. Très récemment la « Revue des Sciences humaines » a consacré à l'auteur un numéro monographique, dont l'un des articles avait justement comme sujet l'ironie de Gautier². Il me paraît pourtant qu'on n'a pas encore mis en relief la fonction de celle-ci à l'intérieur de l'autoreprésentation, même si l'ironie constitue le biais par lequel Gautier dessine sa silhouette, en faisant de lui-même l'une des vedettes de sa génération. Notre propos sera donc celui de définir les données de son « personnage » en isolant les traits saillants qu'il utilise comme éléments de sa propre mise en scène, pour vérifier dans quelle mesure cette formule caractérisée et/ou physique est utilisée dans la création des héros de ses œuvres de fiction, aussi bien quand il emploie la première personne que la troisième, mais toujours en fonction principale. On verra que cette opération sort du cadre d'une confession voilée, voire d'un noyau de matériaux autobiographiques que l'œuvre d'art serait censée réélaborer, pour contribuer au contraire à la création d'une sorte de « masque » constituant un clin d'œil ironique qui se poursuit tout au long de sa production.

Théophile esquisse un portrait de sa jeunesse à ses débuts littéraires dans deux préfaces, celle des *Jeunes-France* (1833) et celle d'*Albertus* (octobre 1832), toutefois dans le poème aussi il est aisé d'entrevoir nombre d'éléments que l'auteur s'était attribués³. C'est pourquoi ses amis l'appellent Albertus⁴, mais cela est déjà très significatif : ce n'est pas Albertus qui est démasqué en Théophile, mais celui-ci qui prend les traits de son héros.

Pour se révéler, et pour se défendre d'un excès de confession, l'écran choisi est celui de l'humour, qui pose la première médiation. L'ironie acquiert d'ailleurs une importance fondamentale, car elle lui permet aussi de prendre les distances du médium de l'écriture, mettant en évidence les mécanismes qui sont à la base de toute autobiographie, et qui transforment toute confession en autofiction : « Je m'en vais donc me raconter à vous de point en point, et vous faire moi-même ma biographie : il n'y aura pas plus de mensonges que dans toute autre... ni moins⁵ ». Dans l'autoportrait qu'il signera dans « L'Illustration » de 1867, il montrera la même méfiance à l'égard de l'écriture autobiographique, confiée à une mémoire incertaine : « On est, on le croit du moins, à la source des renseignements, et l'on serait mal venu ensuite à se plaindre de l'inexactitude ordinaire des biographes. « Connais-toi toi-même est un bon conseil philosophique, mais plus difficile à suivre qu'on ne pense, et je découvre à mon embarras que je ne suis pas aussi informé sur mon propre compte que je me l'imaginai. Le visage qu'on regarde le moins est son visage à soi⁶ »

Dans la préface des *Jeunes-France*, il mime l'oralité, feignant un bavardage non contrôlé, accompagné d'une gesticulation animée : ainsi il commence à croquer un portrait caricatural de lui-même :

Seulement, je profite de l'occasion pour causer avec vous ; je fais comme ces bavards impitoyables qui vous prennent pour un bouton de votre habit, Monsieur ; par le bout de votre gant, Madame, et vous acculent dans un coin du salon pour se dégorgier de toutes les balivernes qu'ils ont amassées pendant un quart d'heure de silence⁷

L'enfance est synthétisée par des raccourcis comiques, suivant un procédé qui paraît moulé sur l'œuvre de Rabelais (qu'il déclare d'ailleurs avoir appris par cœur⁸) : il choisit des détails insignifiants, qui n'appartiennent pas à la même sphère d'expérience, et il les rapproche suscitant un sourire immédiat : « Je vous ai promis de vous conter mon histoire ; ce sera bientôt fait. J'ai été nourri par ma mère, et sevré à quinze mois ; puis j'ai eu un accessit de je ne sais quoi en rhétorique : voilà les éléments les plus marquants de ma vie⁹ ». Ensuite, il trace la métamorphose de la chrysalide au Jeune-France, de « l'Ingénu » à « l'Artiste blasé ». Il est inutile de chercher des éléments plus personnels : *Ingénu* est le type du collégien : « Je

vénérais le livre comme un dieu ; je croyais implicitement à tout ce qui était imprimé ; je croyais à tout [...] O temps d'innocence et de candeur !¹⁰» : Le Jeune-France aussi, comme nous le verrons, représente toute une génération.

Gautier n'accorde qu'une modeste attention à son aspect physique, qui n'était pas présent dans la préface d'*Albertus* et qui n'est suggéré dans celle des *Jeunes-France* que dans deux occasions : au moment où il souligne humoristiquement sa transformation de jeune homme désœuvré en auteur romantique, et en conclusion, lorsqu'il sourit sur le malentendu féminin qui reconnaît en lui, comme marques d'un désespoir romantique, ses problèmes d'estomac :

Comme je suis naturellement olivâtre et fort pâle, les dames me trouvent d'un satanique et d'un désillusionné adorable, les petites filles se disent entre elles que je dois avoir beaucoup souffert de cœur : du cœur, peu, mais de l'estomac, passablement¹¹

Il offre au contraire un portrait de quelqu'un qui lui ressemble comme un frère à l'intérieur du poème d'*Albertus*, mais il lui imprime alors une forte idéalisation romantique:

LIX

Avant d'aller plus loin, il serait bon peut-être d'esquisser son portrait. -le dehors fait connaître le dedans. -un soleil étranger avait lui sur sa tête et doré d'une couche de hâle sa peau d'italien naturellement pâle. Ses cheveux, sous ses doigts, en désordre jetés, tombaient autour d'un front que Gall avec extase aurait palpé six mois, et qu'il eût pris pour base d'une douzaine de traités.
p153

LXII

sur sa lèvre sévère à chaque coin ombrée d'une fine moustache élégamment cirée un sourire moqueur quelquefois se posait ; mais son expression la plus habituelle était un grand dédain.

En plus, aussi bien la préface que le poème dessinent l'image d'un jeune homme frileux, paresseux, qui n'a jamais voyagé et qui ne sort pas volontiers de son foyer ; mais la première laisse entrevoir un ton moqueur :

L'auteur du présent livre est un jeune homme frileux et maladif qui use sa vie en famille avec deux ou trois amis et à peu près autant de chats¹². Un espace de quelques pieds où il fait moins froid qu'ailleurs, c'est pour lui l'univers. – Le manteau de la cheminée est son ciel, la plaque, son horizon. Il n'a vu du monde que ce que l'on en voit par la fenêtre, et il n'a pas eu envie d'en voir davantage¹³

Tandis que le texte poétique reprend les mêmes motifs dans une mise en scène idéalisée : il était donc facile pour les amis de Théophile de l'appeler Albertus :

II

confort et far-niente ! -toute une poésie de calme et de bien-être, à donner fantaisie de s' en aller là-bas être flamand ; d' avoir la pipe culottée et la cruche à fleurs peintes, le vidrecome large à tenir quatre pintes, comme en ont les buveurs de Brauwer, et le soir

près du poêle qui siffle et qui détonne, au centre
d' un brouillard de tabac, les deux mains sur le
ventre,
suivre une idée en l' air, dormir ou digérer,
chanter un vieux refrain, porter quelque rasade,
au fond d' un de ces chauds intérieurs, qu' Ostade
d' un jour si doux sait éclairer !

L'année suivante, dans la *préface* des *Jeunes-France* Gautier insiste toujours sur son attitude paresseuse et frileuse : «Je ne suis rien, je ne fais rien, je ne vis pas, je végète ; je ne suis pas un homme, je suis une huître. J'ai en horreur la locomotion¹⁴». Et : «Par vingt-cinq degrés de chaleur, je suis capable de porter autant de caftans, de châles et de fourrures qu'Ali, ou Bhegleb, ou tout autre¹⁵». En plus, il ajoute quelques traits le représentant comme un parisien blasé :

Je n'ai pas fait un seul voyage ; je n'ai pas vu la mer que dans les marines de Vernet, je ne connais d'autres montagnes que Montmartre, je n'ai jamais vu se lever le soleil, je ne suis pas en état de distinguer le blé de l'avoine. Quoique né sur les frontières de l'Espagne, je suis un parisien complet, badaud, flâneur, s'étonnant de tout, et ne se croyant plus en Europe dès qu'il a passé la barrière¹⁶

Il renforce aussi une image spleenétique¹⁷ de lui-même dans un cadre très bourgeois, en utilisant l'hyperbole de tout ce qu'il oublie pour garder son ton léger et insouciant, qui l'aide à dresser son masque :

Ma vie a été la plus commune et la plus bourgeoise du monde : pas le plus petit événement n'en coupe la monotonie ; c'est au point que je ne sais jamais l'année, le mois, le jour ou l'heure. En effet, eh ! Qu'importe ? 1833 ne sera-t-il pas semblable à 1832 ? Hier n'a-t-il pas été comme est aujourd'hui, et comme sera demain ?¹⁸

Le même spleen constituait d'ailleurs un topos de la poésie d'Albertus :

LXXI
notre héros avait, comme Eve sa grand' mère
poussé par le serpent, mordu la pomme amère,
il voulait être dieu. -quand il se vit tout nu,
et possédant à fond la science de l'homme,
il désira mourir. -il n'osa pas ; mais, comme
on s'ennuie à marcher dans un sentier connu,
il tenta de s'ouvrir une nouvelle route.
Le monde qu'il rêvait, le trouva-t-il ? -j' en
doute.
En cherchant il avait usé les passions,
levé le coin du voile et regardé derrière.
-à vingt ans l'on pouvait le clouer dans sa bière,
cadavre sans illusions.

Voilà donc un procédé d'osmose entre la *préface* d'*Albertus*, la *préface* des *Jeunes-France* et le poème d'*Albertus*, qui paraît à première vue comme l'expression d'une interaction d'éléments biographiques dans la création artistique¹⁹. Mais s'agit-il vraiment de cela ? L'on pourrait affirmer au contraire qu'aussi dans les autoportraits insérés dans les *préfaces* un décalage est évident qui transforme l'homme en personnage. Gautier nous a peint un jeune homme qui est le frère de René (insatisfaction, ennui, vague des passions) d'Oberman (paresse, manque de volonté), d'Adolphe (insatisfaction, ennui, manque d'énergie) : «Pourtant j'ai un cœur et des passions, j'ai de l'imagination autant et plus qu'un autre, peut-être. Mais que voulez-vous ! Je n'ai pas assez d'énergie pour secouer cela²⁰». En plus, il a fait de lui le type du « Jeune-France forcené », qui, comme il le dira

plus tard, mène ses batailles avec la plume plutôt qu'avec ses poings :

On a dit et imprimé qu'aux batailles d'Hernani j'assommais les bourgeois récalcitrants avec mes poings énormes. Ce n'était pas l'envie qui me manquait, mais les poings. J'avais dix-huit ans à peine, j'étais frêle et délicat, et je gantais sept un quart. Je fis, depuis, toutes les grandes campagnes romantiques²¹

La préface des *Jeunes-France* crée donc le masque *Jeune-France-Gautier*, qui est l'expression d'une génération outrée et blasée²². La fonction de l'ironie est très précise. D'un côté, elle explique très bien l'état d'âme des jeunes romantiques ; de l'autre, lorsqu'elle s'exerce contre ceux-là même, elle les transforme tout de suite en des caricatures dont Gautier devient l'interprète. Il vise surtout l'écriture débordante, la facilité de publier des livres :

J'étais célèbre depuis la cheminée jusqu'au paravent ; je faisais un grand bruit dans quelques pieds carrés. Alors. Quelques officieux sont venus, qui m'ont dit : il faut faire un livre. Je l'ai fait, mais sans prétentions aucune, je vous prie de le croire, comme une chose qui ne mérite pas la peine qu'on se défende, comme on demande la croix d'honneur pour ne pas être ridicule, pour être comme tout le monde. Il est juste de dire que j'avais déjà fait un volume de vers, mais cela ne compte pas : c'est un volume de prose en moins, voilà tout. Ne me méprisez donc pas parce que j'ai fait des contes, j'ai pris ce parti, parce que c'est ce qu'il y a de moins littéraire au monde ; à ma place vous eussiez agi de même pour avoir le repos²³

Il ajoute aussi une observation qui révèle une attitude «précieuse» : « Il est indécent aujourd'hui de ne pas avoir fait un livre, un livre de contes tout au moins ; j'aimerais autant me présenter dans un salon sans culotte que sans livre »²⁴. Dans son portrait de 1867 il définira justement les Jeunes-France comme les « précieuses ridicules du romantisme »²⁵. La comparaison est très utile pour notre propos. L'emploi de l'humour sert à Gautier pour le même motif qu'à Molière: il tire son image des lieux communs de l'époque, devenant à son tour une image creuse, remplie d'éléments à la mode. Il l'explique d'ailleurs très clairement dès qu'il montre comment l'enrôlement dans l'armée littéraire a changé ses habitudes : avant il ne fumait ni ne possédait aucun objet recherché : «Je n'ai chez moi ni pipe, ni poignard, ni quoi que ce soit qui ait du caractère [...] je n'ai rien d'artiste dans mon galbe, rien d'artiste dans ma mise : il est impossible d'être plus bourgeois que je ne le suis²⁶». Il n'avait même pas ajouté à son prénom «une désinence en us²⁷». Ensuite il se range parfaitement :

Table1